Zeitschrift: Die Schweiz = Suisse = Svizzera = Switzerland : offizielle Reisezeitschrift der Schweiz. Verkehrszentrale, der Schweizerischen Bundesbahnen, Privatbahnen ... [et al.]

Herausgeber: Schweizerische Verkehrszentrale

Band: 28 (1955)

Heft: 12

Artikel: L'hiver dans les montagnes neuchâteloises

Autor: Buhler, Jean

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-776255

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DAS BEISPIEL VON COURFAIVRE

Courfaivre, ein kleines Juradorf, war bisher höchstens durch seine Motorrad- und Veloindustrie bekannt. Doch fast über Nacht wurde es in den Brennpunkt künstlerischer Interessen gerückt. Was geschah? Im Dorf steht eine erneuerte Pfarrkirche, und für sie hat im vergangenen Jahr Fernand Léger, der am 17. August verstorbene französische Maler, zwanzig Bildfenster entworfen. Daß gerade er, einer der wesentlichsten Künstler der Gegenwart, zu diesem Auftrag kam, ist einem Bahnhofvorstand und einem kunstfreudigen Pfarrer zu verdanken. Eine defekte Heizungsanlage brachte die Angelegenheit ins Rollen. Eines Tages fand nämlich der Kirchgemeinderat, daß Courfaivres Anno 1702 erbaute Kirche im Winter zu kalt wäre. Für den Einbau einer modernen Heizung fehlte es jedoch an Raum. Dieser Umstand rief einer Kirchenerweiterung, die nach den Plänen der Architektin Jeanne Bûche großzügig gelöst wurde und das Bedürfnis nach bildkünstlerischer Ausgestaltung weckte. Man suchte einen Glasmaler. Seine Wahl ergab sich durch ein zufälliges Gespräch zwischen Kirchenratspräsident und Bahnhofvorstand, wobei sich der Bahnbeamte begeistert über die Glasbilder von Audincourt am Doubs, einem französischen Dorf unweit der Schweizer Grenze, geäußert hat. Pfarrer und Kirchenrat fuhren dorthin und fingen Feuer an der Glut einer schöpferischen Leistung, die Fernand Léger zum Urheber hatte. Es folgte ein Atelierbesuch in Paris: man besprach die religiösen Bildthemen. Alle Beteiligten erfüllte der gemeinsame Wunsch nach möglichst hellwirkenden Scheiben – im übrigen aber ließ man dem Künstler freie Hand. Und Léger entwarf einen Bildfensterzyklus für Courfaivre, der die Dorfbewohner nicht gleichgültig läßt. Überall weckte der Pfarrer durch klärende Vorträge die Diskussion unter Bauern und Industriearbeitern, bei Bürolisten und Zöllnern, so daß die eigenartigen, in Beton gefaßten Symbole, die zu den letzten großen Arbeiten von Léger gehören, heute Gemeingut des Volkes sind. – Das ist die ermutigende Geschichte der Bildfenster von Courfaivre, die das einfache Juradorf jetzt zum Wallfahrtsort von Kunstfreunden machen.

GLADYS WEIGNER

THE STAINED GLASS WINDOWS OF COURFAIVRE CHURCH

The recently renovated church of Courfaivre, a little village in the Bernese Jura Mountains, will be decorated with twenty stained glass windows by Fernand Léger, the late French painter. This assignment resulted from a chance discussion between the president of the Courfaivre church council and the railway station manager. The railway man told in glowing terms about the stained glass windows of the church of Audincourt, a French village near the Swiss border. When the church council and vicar travelled to Audincourt and saw Léger's work, they went into extasies. The people of Courfaivre showed such an interest in the draft for the glass windows that the vicar started to give speeches explaining to farmers, factory workers, customs inspectors and office workers the great significance of the project. Thus the church got its stained glass windows—they are some of the last works by Léger—and Courfaivre has become a place of pilgrimage for art enthusiasts.

La Paroisse catholique de Courfaivre a fait paraître une remarquable brochure qui donne de précieuses indications sur les travaux de rénovation de l'église et présente quelques reproductions des vitraux de Fernand Léger. Prix: fr. 3.–.

L'HIVER DANS LES MONTAGNES NEUCHATELOISES

Cela commence par une odeur. Le vent a jeté sous les pas du prince Gel la fleur d'une flache qui se crispe et crisse et craque au pas. Ce parfum qui vole, c'est le seul que les Jurassiens connaissent tous. La neige à venir «sent». Elle sent des jours avant de tomber, elle s'annonce et les noires corneilles montent en éclaireurs à sa rencontre dans le ciel gris, les chevaux ont l'haleine plus floconneuse que les tuyaux d'échappement des autos; le macadam et les ornières de terre battue résonnent comme des tambours. Une dernière feuille tremble au rideau des hêtres. Toute la terre visible attend sa chute, retient son souffle. Au théâtre oublieux des trois coups, elle tombe enfin, avec une lenteur de rideau. Et voici qu'aux fenêtres se tissent les blancs barreaux de la saison silencieuse.

Il y a eu d'autres signes, d'autres odeurs, d'autres sons. De la forêt qui partout domine, entoure, couronne, prolonge et souvent protège les villes et les villages du Haut-Jura, les paysans et les horlogers ont tiré le bois qu'ils feront brûler dans les vieux fourneaux de fonte, noirs, carrés, rudement assis sur leurs socles de calcaire. Le mazout et le charbon n'ont pas encore chassé ces témoins de l'époque des francs-habergeants et des comptoirs familiaux où chacun travaillait à l'établi, le microscope à l'œil ou au front, le dos tourné à la bonne chaleur de la chambre. Avant l'hiver, les stères d'épicéa ou de foyard s'entassent dans la cour, sur le trottoir, sous l'auvent de l'hoteau. Le chant de la petite scie à ruban entraînée par le moteur d'un tacot rythme la nostalgie d'un temps où les artisans chantaient leurs marchandises et leurs services dans les rues. Le bûcheron qui siffle en travaillant, toujours fidèle à sa hotte pointue et à son vaste mouchoir rouge, a mieux résisté au progrès que le rempailleur de chaises, l'aiguiseur de couteaux, le cardeur de matelas ou le vitrier que célébra Baudelaire.

Les Sagnards ont attelé un bai brun à la «bauge» et sont venus livrer à La Chaux-de-Fonds ou au Locle la tourbe de leurs marais. Les ménagères ont tiré du galetas des collections moins éphémères que celles de Dior: toujours les mêmes, les gros pulls, les «norvégiennes» de drap bleu, les casquettes à oreillères, les gants de cuir, de laine, de toile imperméable. Avec eux ont réapparu les skis passés à l'huile de lin, les luges, les patins, les cannes de hockey. Entre deux passages de la maréchaussée, les gosses du quartier vont pouvoir amorcer et parfois conclure de fameuses parties. Dommage que l'excès de la circulation ne permette plus aux amateurs de vitesse neigeuse de viser du sommet de la montagne la porte d'entrée de la maison et de filer dans les rues avec cette enivrante précision de flèche et ce sentiment exaltant de renverser l'ordre du village ou de la ville, d'y apporter dans un sillage de poudre et de claquements de lattes sur le sol dur la couronne et la gloire des hautes solitudes. On sème du sable sur les rues, maintenant, et les enfants font comme les adultes: ils prennent le train ou le car ou l'auto pour partir à l'assaut des pentes où exercer leurs talents et affiner leur technique.

Ou admirer aussi l'éclat d'un paysage qui ne se ressemble jamais à lui-même autant que dans cette géométrie ramenée à l'essentiel. Par le noir des sapins, ces moujiks de la forêt, ces individus tellement enclins à se fondre dans la masse et à faire bloc, par la blancheur tombée qui efface les douces sinuosités, aplanit les tendres vallons, voici des lignes nettes, des volumes stables, fortement enracinés, des couleurs plus fortes d'être plus rares maintenant, qui tirent de leur isolement une force de coup de poing; ce toit rouge devient Le Toit et ce drapeau qui flotte à la tempe d'un chalet est La Couleur où se reconnaît le pays, et ce poulain tout nu flamboie, barbe de glace, sabots de soie noire, sur le chemin incendié où le

remorque, dans l'ascension du soir, un vieux paysan, mèche de son bonnet au vent, une main à la poche, le licou au coude. Georges Dessouslavy, le grand peintre chaux-de-fonnier mort il y a deux ans, ressemblait à Dickens pour l'émerveillement que lui causaient les lumières d'hiver sur une ville. Avant d'achever une toile qui ne le satisfit pas, il avait passé des mois à observer, à noter en plus de quarante brouillons de couleur, les jeux des réverbères sur les monticules de neige d'un carrefour, les pressions de l'ombre au bord des glacis blafards, les langues violettes qui venaient lécher des grappes de lueurs roses et vertes, ce monde fragile de la nuit et du silence, des pas enveloppés d'étoupe, Venise, Venise une autre fois, recréée, rendue et ignorée, bien sûr.

Le plus étonnant est que ce pays solidement construit sur les parallèles de ses chaînes boisées et de ses vallées, loin d'engendrer l'ennui, est ami du mouvement. Son repos hivernal est bondé de vie. Dans l'architecture dépouillée de la montagne, du champ de neige ou de la forêt, tout comme dans les bourgs et dans les cités construites sans fantaisie et où chaque maison semble «tournée vers le dedans», le moindre geste, le plus subtil frémissement entraînent des échos en avalanche. Un vol de corneilles qui tournoient arrache un pan du ciel. Une branche secouée éveille les cascades d'une neige musicale, mozartienne. Le traîneau du croquant, pipe au bec, trace deux rayons de soleil d'un bleu idéal. Un gosse qui pleure devant sa luge renversée, le museau tout blanc et les oreilles toutes rouges, et vous voici tendant le cou vers le grondement saccadé des usines, le halètement des trains et aussi vers la passion des poètes qui ont chanté ce pays, oui la besogne des ouvriers et la passion d'un Zimmermann, l'ardente fidélité d'une Monique Saint-Hélier, tous ceux qui ont réalisé à mille mètres d'altitude le miracle de la vie, car c'est un miracle que de déboucher dans ces vallées perdues et d'y trouver une société parfaitement orchestrée, prospère et même joviale.

Ah! Quand les puissances du vent frappaient sur ma rue endormie par l'hiver et que la lampe se mettait à tanguer, à battre comme une cloche, à sonner le rappel des mystérieuses présences de l'ombre, sa clarté dansante m'annonçait, enfant, des actes imminents, graves, des révélations terribles et hautaines. Cette lumière qui marche dans la nuit, tombe, se relève, crie, hurle, cherche, cherche, c'était la clarté de vie, c'était le chant profond de ma patrie jurassienne et de l'hiver, qui est sa vocation.

JEAN BUHLER

FRA I PASTORI

Un ricordo inedito di Giuseppe Zoppi (1896–1952) che ha come sfondo il paesello nativo del poeta: Broglio, in Valle Maggia.

Ero lontano, ieri; oltre le Alpi, e quasi in un altro mondo; così lontano che, telefonando al mio paese, mi parve di parlare a una distanza astrale, infinita, donde le voci mi giungessero labili e fioche come quelle dei morti. Stasera, invece, mi avvicino rapidamente a casa mia; con lo stupore, tutto moderno, di avere superato in breve, e come volando, tanto spazio; e con la gioia, eterna, questa, di riscoprire, a un tratto la terra nativa, di rivedere con occhi nuovi le vecchie cose, di riudirne con orecchio sorpreso tutte le voci e di sentire, ancora una volta, che la tua patria vera è una sola appunto come uno solo è tuo padre, come una sola è tua madre. L'uomo abbraccia tutto l'orbe con la fulminea diramazione dei suoi pensieri, e frondeggia con le sue speranze fino oltre le stelle; e pure, con tutto questo, egli non ha che un breve angolo di terra che sia suo con quella santità che deriva dall'avervi ricevuta da Dio quel dono incomparabile che è la vita... Ma se il ritorno alla propria casa somiglia sempre un poco a un pellegrinaggio, stasera che è Natale, mentre mi avvio solo su per l'ultimo tratto di strada che conduce al mio alpestre paese, sento di ritornare non soltanto al luogo della mia nascita, ma anche, se così posso dire, a Betlemme, fra i pastori, per assistere, fra umili cose e umile gente, alla nascita di Gesù, cioè alla nascita vera di tutti noi e alla nascita di questa nostra civiltà cristiana della quale facciamo parte come un granellino di frumento fa parte del campo. Una gioia varia e molteplice nasce così in me: gioia fisica di respirare a grandi sorsi la fredda aria nativa, di rimirare i miei monti di ferro, di sorprendere lo sbocciare stupito della prima stella nei cieli malinconici della sera; gioia spirituale di ritrovare e di riconoscere nello stesso tempo i più alti beni della mia piccola vita e della vita universa.

Ovunque io mi volga, non c'è uomo e non c'è cosa che non mi dicano: «Sii forte, sii sobrio, sii buono». Questi monti giganteschi fin da piccolo mi insegnarono, e mi insegnano oggi ancora, la fatica e la pazienza. Questa gente parca di parole e di gesti, impegnata in una lotta eterna con la terra e con la roccia, non c'è quasi virtù che non mi insegni con la eloquenza irresistibile delle sue rughe, con il peso e la aureola del suo dolore austero e pacato come questo inverno montano, più rigido e spoglio di ogni altro, ove non c'è più riso di uomini, né di acque, né di fronde o di fiori.

A mezzanotte poi, quando mi avvio verso la chiesa; quando l'abisso profondo che è sempre un poco ogni valle, esulta tutto di squilli di campane come di uno stormo di uccelli in festa; quando le cime dei monti, coperte e smaltate di neve, sembrano rispondere con faville e scintille, insieme con le stelle assenzienti, alla gioia di quaggiù; allora vivo davvero una delle ore più singolari e più severe di tutto l'anno e di tutta la vita.

Sotto il breve portico che è innanzi alla chiesa, mi fermo un momento nell'aria gelida; e vedo arrivare di qua e di là i pastori, proprio come a Betlemme; vecchi intabarrati, già curvi verso la tomba, e pure vivi, stanotte, come di una vita nuova; uomini in giacchetta, ignari o sprezzanti del freddo che pure ti taglia il viso come una lama; donne con le vesti così lunghe che toccano terra, con una pezzuola in capo, che scende giù, dietro, in forma di triangolo; fanciulle dagli occhi lucenti, vestite come le mamme, ma più leste e snelle, senza peso di esperienza e di pensieri; ragazzi svelti e magri che sbucano fuori dall'ombra correndo e saltando, e parte si ingolfano subito in chiesa, e parte infilano la scaletta del campanile per aiutare quelli che sono lassù a mantenere vivo per un'ora questo dindonìo così chiaro, così ridente, così squillante, che, rinchiuso fra neri monti, in mezzo a tanta pena, non pare nemmeno una cosa di questo mondo.

La chiesa, dentro, è fredda e, su su fin verso l'altare, quasi buia. Nel freddo e nel buio la gente si inginocchia, non curante del corpo, tutta anima sotto le vesti povere e poche. Preghiere quasi ansimanti di sordi che non si accorgono di alzare troppo la voce; preghiere tacite e ardenti che si esprimono piuttosto con gli occhi levati che con le parole; segreti lamenti di carne stanca e di cuori deserti; impeti di ingenua fede e slanci di accorata speranza; tutti i gridi più sinceri dell'umanità salgono insieme, come un solo coro implorante, verso l'altare luminoso, di dove il Bambino, adagiato su un mucchio di paglia, sorride ignudo e roseo, con i braccini aperti e le mani spalancate a largire i suoi doni al mondo. Non fu forse così a Betlemme? Non è così, in questo stesso momento, in centomila chiesette sparse su tutta la faccia della terra? Non è così, proprio così, quando si guardi un poco addentro, anche nella più splendida cattedrale del mondo?

Finita la messa, i pastori che hanno vegliato fino a mezzanotte senza inutili gioie, non pensano nemmeno a coricarsi. Tornati per poco alle loro case, essi si scaldano un momento al fuoco e poi, accesa la lanterna, si avviano verso le loro stalle sparpagliate su per la montagna. Il sentiero è ripido e gelato; i ghiacciuoli pendono tutto intorno dalle rocce; ma i pastori salgono svelti svelti, in silenzio: dal paese si vedono i loro lumi spostarsi rapidamente verso l'alto.

Poi, tutto a un tratto, i lumi scompaiono dietro una curva del monte; ma io vedo dove vanno, e li seguo a passo a passo col pensiero e so quello che succede, perché da ragazzo, nella notte di Natale, salii una volta anch'io alla mia stalla, e la vidi illuminarsi dell'oro pallido della lucerna, e nella mangiatoia, sotto l'alito vaporoso dei ruminanti pacifici, mi parve di vedere adagiato il Bambino Gesù: illusione fin che si vuole, ma tale che, ancora oggi, spesso ci ripenso, sentendo ancora più chiaramente quale sia la vita che il Cristianesimo consacrò nascendo, e quali strade debba battere, nel ritrarre la vita, quella nobilissima fra le attività umane che si chiama arte.

GIUSEPPE ZOPPI